

oratorio in silentio

oratorio pour le dernier jour juste avant le grand saut

Racaille en col blanc

Jusqu'au bout, nous irions nous chauffer dans l'invraisemblable fatras de nos perspectives si alanguies qu'elles nous jetaient par-dessus bord. Nous filions droit sur la passerelle, tels des oiseaux abasourdis. Quelques détecteurs de vols libres jamais ne nous navraient.

Seule, la parole d'un pauvre en errance solitaire pouvait nous délivrer des mailles d'un filet soit-disant imaginaire. Mais, nous en percevions parfaitement la réalité invisible.

Nous restions ainsi pantois devant les sonneries multiples d'un monde aux abois dont seules quelques rares très vieux colons pouvaient encore en désigner l'obsolescence.

Nous vidions nos garde-manger modernes et les souris rangées au musée des computers primitifs nous épiaient encore en train de nous agiter devant notre ration d'images en code binaire. Car seule, cette addiction-là n'était jamais conjugquée par les experts en culpabilité du développement personnel.

C'était joli, toute cette racaille en col blanc qui nous assistait depuis des millénaires et qui nous prit toute la place du cœur comme des méninges sans avoir l'air de tellement occuper le territoire...

Escronomes et banquestères

Et puis, nous les vîmes arriver, l'air alerte dans leur grand élan d'hiver gourmand de tout emporter sur leur passage. C'était des espèces d'hommes animaux très enjoués sous leur chapeau d'esquimau grisonnant très beau, très ridé par les grands froids...

Nous étions dans ce moment précis où les peuples usés par les marchands d'escronomie dégradés par les banquestères avaient fini par apprendre par cœur le grand livre du suicide mode d'emploi. Et la fête n'en finissait plus jamais, empapaoutés que nous étions de froufrous et de confettis d'argent. Enrubannés dans nos festins de désespoir.

Quelquefois, nous mimions l'indifférence à ce grand prêt à penser, boulimiques que nous étions du vertige des grands trous noirs, insatiables ré-inventeurs du zéro pointé, la plus belle invention qui nous fut faite et dont nous montrions d'ardentes fiertés.

L'air de rien, nous nous maintenions à ce qui nous advenait. Corps perdus, corps alertes glissant en laissant la traînée baveuse sur les vitrines des agences de notation... On ne nous corrigeait même plus sur nos façons ou nos raisons de panser la nuit, cette sœur plus fidèle que les autres...

Tous les think tanks nous tapaient à longueur de jour sur les tempes en faisant résonner haut et fort la ligne générale à perpétuer.

Trésors de mer

Le sentiment océanique d'une imperturbable vie d'ici comme autrefois nous avait submergés. Sur la route de la vacance, c'était des palissades qui contenaient les jardins secrets et l'on aperçoit un vol d'oiseaux étranges nous décoiffer et froisser l'habit de bien-être.

Ils nous avaient parcourus de tous leurs longs corps bleutés. Au loin, c'étaient des épaves magnifiques qui dormaient sur les sables mouillés : des marais salants blanchis par d'anciennes lunes.

Nous marchions sur la jetée qui s'avancait en profondeur sans le moindre souffle. Et la douceur du paysage nous prenait dans son giron. Seuls quelques bruits de cyclistes parfois dans le calme presque parfait des oiseaux de mer.

Dans le dédale des ruelles à touristes, nous pavoisions devant des fresques magistrales que l'artiste avait composées avec la multitude des coquillages. C'étaient des trésors de mer qui roulaient au travers de nos filets d'illusion, des enfants choyés mais perdus que la marée ramenait inlassablement sur les sables mouvants de la satiété parentale.

Comme il nous l'était prescrit, nous ne rentrions jamais trop tard des paysages marins pour laisser pleurer nos beaux yeux glauques à souhait.

Nœud gordien

La tuyauterie est hélicoïdale et son escargotesque prestance, nous emmène dans la rapidité assumée de la lenteur...

Dans le livre de la sapience, plus d'un sauf-conduit avec permis de séjour sur des chemins interdits ! La route libre est rampante et tournoyante comme le cobra.

Faute de saute-ruisseau sincère, la vérité s'épouse dans les chausse-trappes simultanées qui nous sont offerts. Contournements. Détournements. Épousailles du complexe et du simplexe.

Sapidité de la simplicité. Vestiges de l'amour. Le nœud est gordien. L'amoureux s'enroule dans sa draperie gorge de pigeon.

Évasions

Nous n'allions pas à l'école. Nous n'allions pas au travail.

Nous n'allions pas au spectacle. Nous n'allions pas en vacance. Nous n'allions pas en voyage. Nous n'allions pas au bistrot. Nous n'allions pas au restau. Nous n'allions pas au ciné. Nous n'allions pas au sport. Nous devenions légers.

Nous n'allions pas en balade. Nous descendions au jardin. Nous n'allions pas en course. Nous allions au ravitaillement. Nous n'allions pas en famille. Nous restions avec les siens. Nous n'allions pas entre amis. Nous pensions, nous écrivions à ceux qu'on aime. Nous n'attestions pas de nos flâneries. Nous attestions de nos déplacements dérogatoires. Et nous nous envolions.

Nous avons la sensation de vivre un instant magique de notre histoire et nous disions : pourquoi n'avions-nous pas cette sensation, l'instant d'avant ? Nous relisions des vieilles lettres, des vieux mots, des vieux bouquins et nous disions : savourons chaque page, chaque instant, chaque éternité. Nous ré-habitions chaque geste, chaque mot, chaque sourire, chaque regard et nous disions : souvenons-nous en longtemps pour quand la vague aura passé et que nous remonterons inexorablement sur le tapis roulant des jours interminables : l'éternité des individuels. Mais à chaque jour, nous vivions dans cette parenthèse-là, virale et sans nom, osant fermer le zinzin, ou plus exactement, ne l'ouvrant plus qu'au compte-goutte : nous étions presque totalement évadés...

Joies sous le panthéon

Je vais retrouver les terres anciennes, qui ne sont qu'à quelques câblées, bien que nous les ayons crues perdues à des années lumières.

Pour cause de grand incendie, je retrouverai prestement le dieu des tuyaux et le dieu des échelles. Ma vie ne sera plus cette étoffe délicate, soyeuse mais vagabonde et souillonne.

Je serai à vos côtés, vous, dieu des papiers gras et des sacs plastiques qui volettent par milliards sur les avenues désertes.

Le grand vent nous emporte, je ne cesserai de peindre le ciel à notre couleur, ô, vous divinité des balayettes et vous, grand saint esprit des chiffons !

Je m'en retournerai aux forêts d'enfance, ô, dieu de la source et dieu des cabanes.

Je dormirai comme à ma fugue à l'ombre des dieux-arbres, la nuit, qui me laveront de la torpeur des machines.

Et je rêverai avec élégance, du temps présent de mes enfances, ô, dieu des malabars et des Coco-Bauers, dieu des Zans, dieu des pains d'épices et des chocolats...

Je songerai donc avec entêtement à mon nouvel envol, dont j'étudierai tous les détails géostratégiques, ô, dieu des fumistes et des égoutiers, pensant d'abord à m'enfuir par la fenêtre comme j'étais arrivé sur le dos de quelques déesses qu'elles soient coccinelles ou libellules, fourmis, blattes ou plus simplement gouttes d'eau resplendissantes prisonnières de la toile d'araignée !

Ô dieu des toiles et dieu des pigments, dieu des pierres et dieu des cailloux, dieu des sables et dieu des pinceaux, dieu des fougères, dieu des lianes et dieu des pics verts, entrez dans ma grotte pour le grand banquet ! Et invitez tous les amis du panthéon.

Dieux des troglodytes et des accordéons ! Dieux des nomades et des guitares ! Il n'en manquera pas un, avec les biches et les marçassins : entrez, ça sent bon l'encaustique sur ma table, il y a le pain, il y a le vin à partager avec tous les dieux et tous les agnostiques !

Magnifiques migratrices

Besoin de voyage, évidemment. Changer de paysage... même en chaussons dans l'immobile presque éternel de nos vies ! Les personnes voyageuses elles, s'enfuient toujours de leurs pays et nous font signe... Vous magnifiques migratrices. Sans vous, que serions-nous ?

Quelque petite bête mal en point, le cou tendu vers une lumière qui fut : le dernier hi-pod, le dernier SMS, la dernière nouvelle du dernier flash-info, le dernier homme qui a préféré s'accrocher, tellement la vie lui avait été aimable ?

La désespérance n'est pas seulement la mort généralisée de nos mondes annoncés, mais encore la petite tâche grisâtre qui finit par prendre l'entièreté de la vie. Petite tâche qui s'étale.

Et puis au loin, le souvenir qui se réinvente, qui touche un nouveau sol meuble... Ils sont nombreux, elles sont nombreuses, qui choisissent de partir ou



de s'enfuir de leur beau pays d'amour! Tellement d'amour qu'ils n'en peuvent plus. Alors, changer de tropique. Quitter presque tout.

Valise à la main ou même sans rien. Nu dans le grand vent chaud. Débarquer de plein pied dans sa nouvelle langue... Repartir dans une nouvelle histoire. C'est de ce côté-là qu'est la renaissance.

De l'unique péché (d'après Erika Jong)

Pour toutes celles
qui moururent
nues, rasées,
tonsurées,
Pour toutes
celles qui
suppliaient en vain
la grande déesse,
S'arrachant
la langue jusqu'à
la racine,
Pour toutes ces
femmes sorcières
mes sœurs respirant
plus librement
que les flammes les
emportaient,
Que la mort seule
blanchirait du péché
pour lequel elles
mourraient,
Que la mort
seule blanchirait de l'unique péché d'être femme...

Pour tous ces doigts agiles, grâciles brisés sur la vis
Pour toutes ces poitrines en fleurs arrachées avec des pinces brûlantes
Pour toutes celles qui ni belles, ni laides refusaient de se soumettre...

Pour toutes celles qu'on piqua, tortura, brisa sur la roue,
Pour toutes celles dont la beauté provoqua la fureur de leur tortionnaire,
Pour toutes ces sages-femmes tuées pour le seul péché d'avoir accouché l'homme...

Place-Ma

Je supprimerai l'or et l'argent et tout ce qui brille en ce monde si par hasard je décidais, que le soleil et la lune avaient assez travaillé comme ça. On gesticulait devant l'infini dans nos vies ravagées par l'économie et le soit-disant confort des nombres.

Des nombres, on n'en pouvait plus comme des courbes et des tangentes. C'était des siècles de calculs qui nous dégoulaient dessus, un miracle algébrique qui fécondait en permanence le verglas de nos vies égotistes et tout cela sans le petit sourire narquois du vendeur d'écran plasma.

Plasma. Place. Ma. Ma place. Si vous voulez que je cède ma place. Mon placenta. Et m'en repartir d'où j'étais venu. Exactement l'endroit. Ce néant qui m'était si cher et qui le reste. Pour vous aussi. Pour vous aussi, sinon comment expliquer ce monde ?

On eut beau me faire des risettes, je refusais de sortir de ma mère. C'était comme ça et n'insistez pas. Je savais assez ce qui m'attendait dehors. On me révéla plus tard que j'étais largement responsable de ce désastre-là. J'eus beau dire combien j'avais résisté pour descendre ici, par la petite échelle et force réticence, cela n'avait, sûr, aucun sens. J'étais responsable comme toi du Place-Ma...

Le corps du peuple

C'est une bifurcation à prendre juste avant le grand tunnel blanc, qui vous attend dans la fatalité des jours heureux. Nul ne peut l'ignorer, nous renâclons ces dernières secondes un peu chaque jour, en nous endormant peut-être, en faisant l'amour de façon un peu plus certaine.

Un bref parfum de seringa ou d'amertume sous la tonnelle flamboyante. Et que nenni, cela n'est pas sans importance pour la constance du sentiment océanique.

Quelque part plus loin, frétille comme une flopée de lumières éblouissantes. Est-ce le coucher de l'astre ou la promesse d'une aube nouvelle? Jusque derrière les étamines papillonnent tes cils, balayant les poussières jusqu'au dernier souffle.

Nous descendions, nous tenant à la rampe. Les derniers escaliers étaient presque invisibles. Nous marchions sur des tonnes de lombrics inertes d'où les fumures de Milton Friedman nous étaient remontées en petites vapeurs comme en petites coupures.

C'est dans la fraîcheur matinée d'un bouquet d'églantines que j'écris ces dernières lignes. Il fait 20 degrés. La lumière est douce comme la main d'amour. Et mon corps de peuple est droit.

Ame fondue

Jolie crécelle, voile qui s'étire, nos cœurs n'en finissent de sonner l'olifant. C'est comme si l'heure de lever le camp ne pouvait plus attendre, comme si le laisser passer pour quitter la maison n'étant pas en régularité, il fallait pourtant agir et que l'urgence nous chauffait comme un bec bunsen.

On entrebâille les volets les jours de grasse matinée pour laisser entrer le soleil. Puis on passe aux abutions amoureuses. Le plaisir de la lumière pendant l'amour est immense. Un océan n'y suffirait pas. Toute cette vie transparente qui se meurt en nous, dans la soie de nos secondes intimes.

La ville rayonnait comme la beauté de ses jeunes gens. Lumineuse douceur, prête à partager l'essentiel de son jour: légère tristesse dans le regard, mais mains ouvertes sur l'ampleur des espoirs à inventer... Toute vie devant l'éminence du chaos s'autorisait enfin à resplendir!

On imagina à un moment que le cuit nous avait rendus plus plats que les ombres. Que le voleur de feu n'avait pas seulement eu pour conséquence la becquetance permanente de son foie, mais la fonte progressive de notre âme, nous peuple du calendrier perpétuel...

C'est pourquoi nous riions ainsi à pleine bouche, à pleines dents dans la fureur du vide célébré et pourtant à peine perceptible...

Cadavre adoré

Vous vouliez quoi au fond? Vous vouliez l'or, l'orgie, l'effroyable organisation, le luxe et la luxure, le diable et le dieu, le beurre et l'argent, la petite cuiller, la bouche, l'égout, la terre et ses dessous, la fille et ses odeurs, la merde et l'azur, le proche, le tout proche mais aussi le lointain...

Vous vouliez tout ça? Mais au fond, vous vouliez plus!

Vous vouliez quoi au fond? Vous vouliez que je me déguise en moi, que tout ce qui se frame s'enroule autour du doigt, la nuit, que je vous chante, que tous les draps deviennent furieux, que toutes les ombres nous submergent et qu'elles aboient, que la folie bruisse quand seule tu pénètres mon épée dans l'exactitude de ton lilas...

Vous vouliez ça, vous vouliez tout ça? Le jour où je me suçais l'anus, avec un tas de vers, un tas de terre aussi, ce qui me digérait tant et plus... Le jour où je me chiais dessus tellement l'animal était beau qui m'aime et qui m'absorbe avec l'odeur des poils et du sang mêlés dans la boîte en bois vernis et de son éternel foutre...

Vous vouliez tout ça? Et au fond, vous vouliez plus! Le jour où mort, je vous ai regardés répandre du parfum sur mon cadavre adoré puis vous enfuir vers mon oubli bien mérité!!!

Beauté du corps nu

D'arabesques bordées au sommet des vents lustrés
Comme nous mugissions tout le long des mains levées.

Cette forêt d'électeurs qui n'a de cesse d'interpeler
La folie des grandeurs, la jambe de mon père, la queue du chat pelé.

C'était exprès pour la flottille du départ à l'aube révolue
Que tu avais apporté dans un torchon, la tête du pendu.

Le sang pouvait bien alors se la couler, à flux tendu
Dans le pixel délavé de nos vies briquées pour la Beauté du corps nu.

Sincères esquives pour que la vie, elle puisse s'inviter alors
Au plus copieux de la noisette, suivre le pas des sémaphores
Et noter bien dans son calepin qu'il faut nourrir bien tous nos morts
Et chausser ses Ray-Bans laissées sur le tableau de bord.

Dehors, il n'y a ni père, ni mère,
ni rien qui vous donne raison.

Tout s'épanchait dans le bleu électrique
et le bonheur à foison.

Ce vieux concept des années 50 pour qui courbettes et félicitations.
Et je buvais gaiement ma peine sous l'œil hagard du maître de maison.

On s'avançait sciemment vers
un monde repu de son dédain.

L'alizée nous le chantait puisque tout l'espoir vous est éteint.

Partez à l'aveuglette au milieu du chaos, cherchez le refrain
Qui s'est enfui de l'autre côté du monde ou dans le filet d'un marin.

Et puis regardez près de vous, il y a sûrement un chat qui ronronne,
Un enfant, un mendiant pour qui la pâtée sera toujours bonne.

Faites lever les yeux au ciel pour cueillir l'oiseau qui pardonne
À la petite bluette d'être aussi gentille, folle et mignonne.

J'ai enfin trouvé le refrain:
c'est la plainte du corps nu
Qui continue même à la fin quand
le dernier chant d'oiseau s'est tu.

Oratorio in Silentio

Allez, viens te joindre à nous!

Nous, le Peuple du Silence.

Les mots sont plus lourds
que nos fardeaux.

Nous boirons cette eau boueuse
aux têtées des nébuleuses.

Nous plierons le torse
pour plaire au maître.

Nous, les petits, nous, les faibles
nous, les moyens,
nous, les tièdes:

Vivons la fierté d'être muets.

Au nom du très lointain

Nul ne m'assignât de l'endroit où je devais aller. Comme tout grand voyageur, des Huns jusqu'à Théodore Monod, j'affectais autant le monde des objets que celui des animaux. J'aimais à me promener une plume dans mon chapeau. Une dent d'ours ou de puma attachée au bout d'une ficelle sur ma poitrine douce.

Comme tout grand voyageur, c'est le tableau de nature morte qui nous emporte d'abord: un cadre de fenêtre, un faisceau de lumière, quelques miettes et le petit gobelet de métal fin qu'on mettra à la fin dans la poche pour rejoindre les grands paysages. Nature morte aussi que sont les immensités de sable et d'eau.

On ne voyait pas non plus différemment le grand bazar céleste qui nous surplombe. La lune était ma copine morte depuis longtemps et qui continuait toujours à nous faire de l'œil... Quand à Vénus, Mars, Orion, Belthégeuse, ils scintillaient de tous leurs feux grandioses à peu près pareil que la petite guirlande enroulée en pelote à côté du sapin au-dessus de la loupiote que j'allume le matin pour me raser lorsque le soleil dort encore et que je dois prendre la route.

Après seulement vient le monde des animaux et son cortège doré des chasseurs monochromes. Toujours depuis Nemrod, les mêmes êtres dans une éternelle fuite piétinent à l'autre bout du monde. Montagnes, déserts, océans, effacez-nous afin que ceux qui vivent indéfiniment dans le même pays puissent respirer...

Et je partis comme j'étais venu.
Sans intention.
Sans direction.
Juste au nom de l'inconnu.
Juste au nom du très lointain...

